

## LE SORT DE LA "FAMILLE ARABADJIAN" LORS DU GÉNOCIDE ARMÉNIEN DE 1915<sup>1</sup>

Lors de la Grande Guerre de 1914, la Turquie entra en guerre le 20 octobre 1914 aux côtés de l'Allemagne, de l'Empire Austro-Hongrois et de la Bulgarie.

L'une des minorités chrétiennes les plus importantes de la Turquie étaient les Arméniens. Au nombre d'environ deux millions, ils jouaient un rôle important dans les professions libérales, l'industrie et le commerce. Les Turcs et les Juifs les jalouaient. La guerre leur offrit l'occasion de s'en venger. Ce fut tant un motif politique que rivalité professionnelle et haine religieuse.

C'est sous l'instigation de Talaat Pacha (Ministre de l'Intérieur) et sous la direction du général allemand STAAB, tous deux plus ou moins athées et favorables aux Juifs, qui eurent lieu les massacres. Ils prétextèrent que les Arméniens étaient hostiles à la nation turque; qu'ils risquaient de s'emparer du pouvoir dans le cas où la Turquie serait vaincue et qu'il fallait absolument s'en débarrasser en les exterminant. Ils mirent à exécution leur plan satanique par tous les moyens barbares : pendaisons, noyades, fusillades, marche forcée, régions insalubres, faim, soif et toutes sortes de tortures furent employées : par matraquage, au couteau et à la hache.

---

1 Après soixante-trois ans, Kevork (Georges) Arabadjian, témoin vivant du Génocide Arménien, nous donne une idée du massacre et de la façon dont sa famille a subi la persécution turque de 1915 (voir la carte, en Annexe). Il l'a rédigée à Buénos Aires le 15 août 1978.

Ce témoignage fait partie de la collection sur le génocide arménien de 1915 des archives du monastère de San Lazzaro degli Armeni, Fondo Genocidio, XV, c.15.

Tous ceux qui subirent, sans faillir, cette persécution et ces souffrances pour le nom du Christ, sont dignes du nom de martyrs de la foi. Ils savaient très bien qu'en reniant leur religion, en devenant musulmans, ils pourraient être épargnés et jouir tranquillement de leurs biens. S'ils ont été massacrés ou malmenés c'est qu'ils ont préféré être fidèles à Dieu plutôt que de renier leur foi.

Les membres de la famille Arabadjian et leurs proches parents qui furent déportés pour être exécutés étaient : notre père Vitchen (Vincent) Arabadjian, Grégoire Arabadjian, Georges Arabadjian, l'oncle Onnik Haladjian, les beaux-frères Guemès Dellalian et Andon Dellalian, le beau-frère Pierre Keuyluyan, le cousin Ohsep Miskian (fils de la tante Mayram), Ohsep Chefercheyan et Ohannes Kurdji, cousins de la part des Keuyluyan.

De ces dix, survécurent seulement : l'oncle Onnik Haladjian, le beau-frère Andon Dellalian et moi George Arabadjian. Les sept autres cités ci-dessus moururent en exil, soit en route, soit après, à la suite des souffrances endurées.

Après les massacres, la défaite turque arriva. Mais le traité de Versailles de 1919 qui avait proclamé la Grande Arménie et le traité de Sèvres de 1920 qui avait défini son indépendance, devinrent lettres mortes bien que les Alliés aient, durant trois années, assisté à l'exécution du plan de l'extermination des Arméniens.

Dans le vilayet d'ANKARA, la persécution ne se déclencha qu'en dernier lieu, au mois d'août 1915. Sur les 20 000 Arméniens, 15 000 étaient catholiques. Dans notre famille, les garçons fréquentaient l'école des Frères des Ecoles Chrétiennes de Saint Jean-Baptiste de la Salle qui était tout près de notre maison. Un matin, le Frère directeur vint nous annoncer dans les classes, les larmes aux yeux, le départ des Frères et la transformation de l'école en hôpital militaire.

Ces mêmes Frères avaient aussi leur maison de campagne près de la nôtre et c'est à leur chapelle que nous allions en été, les dimanches et les jours de fête. J'avais alors 15 ans. Je venais d'entrer en classe de Première avec mention "Honorable" et "Premier Prix" (j'avais reçu deux gros volumes reliés : une vie de Napoléon 1er, et une de Jeanne d'Arc). Grégoire mon frère aîné, était interne au collège Saint Joseph chez les mêmes Frères, à Constantinople ; il y finissait

ses études secondaires ; il rentra à Ankara ; Il avait 18 ans. En janvier 1915, alors que la tranquillité régnait encore dans le vilayet d'Ankara, mon père ne voulant pas que nous restions oisifs, avait ouvert une épicerie de détail et de gros, au centre de la ville et nous l'avait confiée avec un fonds de 200 livres-or. Cette entreprise avait bien marché et en six mois, de Janvier à août 1915, nous avons doublé le capital qui nous avait été confié.

Quand débuta la persécution, au mois d'août 1915, notre famille se trouvait à la campagne comme chaque été. Mon père venait de traverser une crise nerveuse à la suite de la maladie de notre soeur Niktar mariée très jeune depuis quelques années. La guerre en Europe faisait rage et la persécution battait son plein sur tout le territoire de l'Asie-Mineure. En plus du massacre organisé par l'État, n'importe qui pouvait abattre les Arméniens, puisqu'ils étaient "hors la loi". On les poursuivait comme des bêtes fauves. Dans certaines régions, hommes, femmes et enfants furent rassemblés et brûlés vifs ou noyés ; jeunes filles et femmes furent violées et mutilées ; bébés et jeunes enfants furent attrapés par les jambes et eurent le crâne fracassé ; enfants et vieillards épargnés furent envoyés dans des régions insalubres et marécageuses pour y mourir de misère et de maladie ; hommes et jeunes gens furent emmenés dans des centres de regroupement et exécutés. La population prêtait main forte à l'armée. Le fanatisme musulman et la haine des chrétiens trouvaient là l'occasion de s'exprimer jusqu'à la barbarie.

Quand donc, le 27 Août 1915, débuta la persécution à Ankara, nous apprîmes, à la campagne où nous étions, que des troubles venaient de se déchaîner en ville. C'était un jeudi. J'hésitai à descendre en notre épicerie. On se rendait au travail alors à dos de cheval ou d'âne, les autos n'existant pas encore. Je montai sur l'âne en fin de compte, et me rendis au magasin. Des policiers étaient postés aux angles des rues devenues à peu près désertes. Vers onze heures, des coups de sifflet se firent entendre et les rues se remplirent de civils armés. Je voulus traverser la rue ; un policier m'arrêta et ne voulut même pas me laisser fermer le magasin ; tout juste, j'ai pu échanger deux mots avec notre jeune cousin Guemès Haladjian, le frère de Véronique, et lui confier les trente livres-or que j'avais en poche. Lui, ne fut pas arrêté, n'ayant pas encore 15 ans. Et c'est grâce à lui que nos parents surent la nouvelle des arrestations et se tinrent prêts à toute

éventualité. Ma mère fit une ceinture où elle plaça les huit cents livres-or que mon père lui confia; en plus, elle plaça dans son vêtement et celui des enfants quelques bijoux de valeur qui providentiellement passèrent inaperçus et permirent à la famille de ne pas trop souffrir de la faim, malgré la déportation.

En quelques minutes, nous formions au milieu de la rue un groupe important d'hommes ou de jeunes gens, tous Arméniens, gardés par des soldats armés ; on nous conduisit en prison et, la nuit, on nous fouilla et nous prit tout ce que nous avions sur nous : argent, objets de valeur et clés des magasins. Ma mère ayant su où nous étions, nous envoya à manger. Après deux nuits passées là, on nous fit sortir dans la cour de la prison en pleine nuit pour nous attacher quatre à quatre par les mains, à la lueur des lampes à pétrole ; les beaux-frères Guemès Dellalian, son frère Andon, Ohannes Keuyluyan et moi étions attachés ensemble ; à minuit, nous nous mîmes en marche. Escortés par des fantassins et des cavaliers armés, nous traversâmes la ville en silence. Notre groupe comprenait 960 hommes. Après une marche forcée d'une douzaine d'heures sous la chaleur, sans boire ni manger, nous arrivâmes dans une gorge sauvage. Épuisés de fatigue, nous refusâmes de marcher plus avant, préférant mourir sur place. On nous encouragea en nous promettant la liberté et la nourriture plus loin.

Nous arrivâmes dans une vallée, et nous vîmes bien alors que tout espoir d'être sauvés nous était fermé. Les soldats nous entourèrent. Nous comprîmes que notre dernière heure était arrivée. Dans le groupe, il y avait un évêque : Mgr Grégoire Bahabian et plusieurs prêtres; ils commencèrent à réciter les prières des agonisants et entonnèrent des chants religieux; toute la vallée en résonnait. Et tandis qu'on était là, et qu'une quarantaine de voitures remplies de Tchétés, armés jusqu'aux dents, qui devaient servir de bourreaux, arrivaient derrière nous ; un cavalier brandissant un parchemin parut sur une colline. Il était porteur d'un message. Il s'approcha de l'officier et le lui remit. L'officier lut le parchemin, et s'approchant de nous, dit :

"Criez tous : 'Vive le Sultan', car il vient de vous laisser la vie sauve!" Et nous, d'une seule voix, criâmes : "Vive le Sultan !". On nous détacha et on nous donna à manger en attendant les ordres d'Ankara. Un peu plus tard, l'officier nous annonça que le gouvernement n'acceptait pas notre retour à Ankara. Entre-temps, j'avais aperçu mon

père ligoté dans une voiture, et c'est, pleurant de rage, que je l'aidai à descendre de la voiture ; le pauvre ne pouvant marcher, c'est en voiture qu'on l'avait transporté au lieu de son supplice.

Avant la tombée du jour, on nous conduisit dans un village (Kepekli) où nous passâmes la nuit, serrés comme des moutons dans une maison. Ce jour-là, nous avions fait dix-huit heures de marche sous un soleil torride, sans boire ni manger. Nous étions toujours sous la garde des soldats qui avaient ordre de nous protéger, car n'importe qui avait le droit d'abattre ces chiens de chrétiens". Le lendemain, nous reprîmes la route par un petit bourg : Kir-Cheir. En chemin, nous fûmes rejoints par une bande de gendarmes qui voulut nous attaquer, mais l'officier donna l'ordre de les disperser. D'où était venu ce changement de comportement ? Pour quelles raisons nous avait-on grâciés ? Voici le secret.

A Ankara vivait un certain Kevork Apakian<sup>2</sup>. Il était notre voisin de la maison de campagne et ami de mon père. C'était un riche banquier et il était aussi en très bons rapports avec le gouverneur d'Ankara auquel il rendait d'immenses services. Un dimanche d'été 1914, à la campagne, ce Monsieur Apakian, à la sortie de la chapelle des Frères, vint nous voir, prendre un café et nous saluer avant son départ pour Constantinople. C'était le gouverneur qui, en tant qu'ami, lui avait conseillé de quitter Ankara en prévision de ce qui allait arriver. Il se trouvait donc dans la capitale en 1915 au moment où les massacres avaient commencé. Comme les communications étaient difficiles, les lignes téléphoniques ayant été coupées, il était impossible aux gens de Constantinople de connaître tout ce qui se passait à l'intérieur du pays. Lui, en quête de nouvelles se rendait de temps en temps à la gare de Kadi-Keuil afin de rencontrer des amis qui le renseigneraient. Il rencontra ainsi un jour un riche commerçant grec Karasul-Oglou qui lui dit : "Kévork Effendi, ignorez-vous ce qui se passe à travers le pays ? On massacre par milliers les Arméniens! Tâchez de faire quelque chose le plus tôt possible !" Kevork Apakian s'empressa d'aller trouver le Patriarche Arménien qui se trouvait à Con-

---

2 Le fils de ce Kévork Apakian, Jean Apakian est, à présent, (1978), à Marseille. De son mariage avec Marie Yacobian, il a eu deux filles et deux garçons dont l'un est prêtre. La famille nous est apparentée par alliance du côté des Yacobian et des Djenderedjian.

stantinople et lui transmet la nouvelle. Celui-ci alla trouver le Nonce Apostolique, Mgr DOLCI, qui se rendit immédiatement auprès du Ministre de l'intérieur Talaat Pacha et lui dit : "Je viens d'apprendre qu'on est en train de massacrer méthodiquement les Arméniens ! Je tiens à ce que vous envoyez à l'instant l'ordre d'arrêter ces massacres ! Je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir la copie de la dépêche !" Le Ministre fut contraint de s'exécuter. Et c'est ainsi que les massacres s'arrêtèrent dans certaines régions et que notre groupe en particulier y échappa.

Dans notre marche, nous étions arrivés à Kir-Cheir. Toujours escortés par les militaires, nous arrivâmes à Kayseri (renommée par ses bastourmas!). De là, on nous poussa plus loin vers une région montagneuse, le Kayseri el Djez aux sommets neigeux. Une nouvelle bande de cavaliers armés fonça sur nous ; l'officier nous donna l'ordre de nous coucher par terre et aux soldats de tirer. Puis nous traversâmes le fleuve Kizil-Irmak pour la deuxième fois. Mon père, fatigué et mal nourri, n'en pouvait plus ; je priai l'officier de le faire monter dans une voiture ; il accepta ; un peu plus loin dans une montée, on le fit monter sur l'âne d'un paysan. Nous arrivâmes à Bozanti, un bourg de la chaîne du Taurus, après un parcours d'environ quatre cents kilomètres, n'ayant comme soutien physique qu'un pain chaque deux jours et quelques heures de sommeil. Andonik succomba sous la fatigue et les mauvais traitements des soldats qui le frappaient pour le faire avancer ; il mourut sur le bord du chemin avant d'arriver à Bozanti et fut sûrement la proie des bêtes ; son père Vitchen et son frère Kirkor furent deux fois dépouillés de leurs vêtements par les Kurdes ; mon père leur donna une fois son pardessus. Joseph Ferakian, notre cousin, qui se trouvait non loin de Bozanti et qui était chef de gare de la station Kara-Bounar, ayant su notre arrivée, envoya chercher Vitchen et Kirkor pour les garder sous sa protection.

Nous autres continuâmes notre route et arrivâmes à un bourg, Kulek-Boghazi. Là, nous rencontrâmes notre cousin Guemès Haladjian, le père d'Antoine de Constantinople, qui s'était enrôlé sous les armes en 1914, mais qui, à présent démobilisé, travaillait aux routes ; c'était d'ailleurs un peu le sort de tous les soldats arméniens servant dans l'armée turque. Ayant su notre arrivée, il vint nous apporter des vivres en abondance et des habits à son oncle Onnik Haladjian. Après un arrêt de huit jours à Kulek-Boghazi, nous fûmes dirigés vers Tar-

sous, toujours accompagnés de militaires. A la gare, nous aperçûmes une foule immense de déportés, et parmi eux, nous retrouvâmes bien des connaissances. Et tandis que nous longions la gare, j'entendis une voix : "Kanli-Oglou, Kanli-Oglou!" (c'était sous ce nom que nous étions connus à Ankara). Je me retourne, et je vois un jeune homme venu de la part de mon frère Grégoire et qui me dit : "Faites tout votre possible pour rejoindre votre frère en ville" et il me remet cinq "kourouches" (piastres). Comment faire ? Nous étions toujours sous la garde des soldats... Vers le soir, un train arrive et on nous demande d'y monter. Mais mon père, Kirkor et moi, prenons la tangente pour aller rejoindre Grégoire en ville. Tout d'abord nous nous cachons dans un champ de blé, nous terrant pour quelques heures. Le soir venu, nous sortons de notre cachette et nous nous dirigeons vers la ville, non sans difficulté, car il fallait traverser plusieurs ponts et passer devant pas mal de sentinelles. En usant de plusieurs subterfuges, nous réussissons à entrer dans la ville au lever du jour et nous arrivons au marché où nous rencontrons providentiellement Grégoire. Il se précipite sur nous, et nous conduit chez un coiffeur afin de changer un peu notre aspect, de crainte qu'on nous reconnaisse pour des déportés. Ensuite nous allons chez Torbadji Oglou, un grand commerçant chez qui travaillait Grégoire comme secrétaire. Nous fûmes royalement soignés et nous retrouvâmes là une dizaine de membres de la famille : Pierre Keuylyuan, Guemès Dellalian, Andon Dellalian, Ossep Chfercheyan, l'oncle Ohannès Arabadjian, Ossep Saitdji, l'oncle Onnik Haladjian...

Au bout de cinquante jours de séparation d'avec la famille d'Ankara, nous pûmes communiquer de Tarsous avec Konia où se trouvait notre mère. Elle nous fit parvenir de l'argent par l'intermédiaire de la banque Ottomane. Nous passâmes là, trois mois, assez convenablement, quoi que toujours inquiets et avec quelques péripéties. Les Arméniens étaient toujours poursuivis et mal vus ; c'était avec crainte que nous sortions en ville ; moi-même, je m'exposais beaucoup, et je fus deux fois pris, mis en prison, et les deux fois m'en évadai ! Ossep Saitdji sortait parfois pour arranger des horloges ou des montres, et ainsi il fit la connaissance de pas mal de gens et se fit des amis. Un voiturier chez qui'il allait de temps en temps, se chargea de nous trouver deux voitures pour nous faire rejoindre nos familles à Konia. Malheureusement, nous fûmes trahis et obligés de quitter Tar-

sous. La police vint à la maison où nous étions nous demandant de les suivre à la gendarmerie ; mon frère Grégoire, Guemès Dellalian et son frère Andon s'étaient cachés à la cave. A la gendarmerie, ayant constaté que l'on n'allait pas nous faire de mal, nous fîmes venir les trois qui s'étaient cachés. Quittant Tarsous, nous nous rendîmes à Osmany où on nous donna un permis de séjour ; mais au bout de sept jours, le maire nous demanda de quitter sa ville ; il nous envoya deux voitures avec des soldats pour nous emmener. Nous allâmes à Islahye. On nous conduisit dans un hôtel, les soldats dans une salle et nous dans une autre. L'oncle Onnik Haladjian qui connaissait l'hôtelier, lui conseilla de bien traiter les soldats et de les faire manger afin qu'ils nous laissent la paix. Et à l'insu des soldats, le matin, de bonne heure, nous quittâmes l'hôtel. Grégoire et Pierre Keuylian allèrent à Keller chercher un travail dans la compagnie des Chemins de Fer. Et nous autres, après avoir longé la ligne de chemin de fer, nous nous arrêtâmes sous un arbre. Et voilà qu'un gendarme à cheval, le fouet à la main, nous aperçut. Il donna l'ordre à ses soldats de nous frapper ; mon père reçut quelques coups sur la tête ; et on nous ramena à Islahye, mais cette fois en prison, face à l'hôtel où nous avions dormi.

Oncle Onnik s'arrangea encore avec l'hôtelier pour qu'il nous fit remettre en liberté : il lui glissa quinze livres-or pour amollir le maire et, deux jours après, nous fûmes mis en liberté ; Grégoire nous avait apporté à manger pendant ces deux jours de prison. Nous quittâmes la ville durant la nuit. Après avoir marché longtemps dans la campagne, nous nous égarâmes dans des marécages. Heureusement, nous aperçûmes au loin une lumière.

La rivière était peu profonde à cet endroit ; Ossep Saitdji prit mon père sur son dos et nous traversâmes, et c'est, tout trempés, que nous arrivâmes à cette habitation ; c'était celle d'un meunier. Il nous reçut aimablement, nous fit manger et sécher nos habits ; nous passâmes la nuit chez lui, et le lendemain, il nous indiqua le chemin du village le plus proche, Khan Ahzi-Keuyi. On y alla ; mon père se sentait vraiment fatigué. Nous louâmes là un appartement de deux pièces ; la région était très montagneuse ; il y faisait bien froid, mais le panorama était de toute beauté ; on se paya même le plaisir d'une partie de chasse au cerf grâce à la gentillesse du propriétaire et à la bravoure

d'Ossep Saitdji. Onnik et mon père restaient auprès du feu que l'on entretenait grâce aux fagots de bois que nous fournissait le patron moyennant cinq "khourouches" (piastres) par charge de mulet. A proximité de nous, habitaient un groupe d'Ankariotes : Vartapet Kassapian, son beau frère Terzidjian et Cutun Oglou. C'étaient des connaissances à mon père ; ils nous rendaient visite et nous fournissaient un grand réconfort dans ces heures d'ennui et de souffrance. Nous étions tous fatigués et à bout de nerfs ; mon père se sentait de jour en jour plus mal ; et malgré les soins qu'on pouvait lui procurer, il se voyait partir. De la ville d'Islahiye, Grégoire vint lui apporter médicaments et aliments nécessaires ; un médecin arménien venu de là aussi, l'ayant examiné, nous avoua qu'il était difficile de le sauver : "Il va s'éteindre comme une bougie!" nous dit-il. Le prêtre Kassapian vint le voir ; il se confessa, et se sentant mourir, il nous dit : "Moi je vais mourir; mon seul désir est que vous viviez heureux et que vous puissiez voir en santé les autres membres de la famille". Puis il perdit la parole, et il rendit son âme à Dieu ; il avait 68 ans. A la nouvelle de sa mort, ceux qui se trouvaient à Islahiye : Guemès Dellalian, son frère, Andon Dellalian, Pierre Keuyluyan, Ohannès Carboyan, Ossep Chefercheyan et Grégoire mon frère, furent profondément attristés. Pierre Keuyluyan et Grégoire vinrent à son chevet et sanglotèrent amèrement. Le propriétaire de la maison nous fournit un brancard et nous transportâmes notre père en dehors du village dans un champ où nous l'enterrâmes nous-mêmes en ayant soin de poser un gros bloc de pierre dessus.

Bientôt, nous eûmes deuil sur deuil. L'oncle Onnik aussi se sentit mal, mais il réussit à surmonter cette crise, tandis que Ossep Saitdji, âgé seulement de quarante ans, s'alita un jour et mourut subitement. Peu de jours après, ce furent Andon Dellalian et Pierre Keuyluyan qui se sentirent mal aller; une nuit, ils commencèrent à divaguer et moururent au matin. Guemès Dellalian, le frère d'Andon, en devint presque fou de douleur et mourut lui aussi peu après ! Onnik, Grégoire et moi, décidâmes de quitter ces lieux et d'aller travailler à la voie ferrée non loin de là. Le propriétaire de la maison mit à notre disposition un cheval, sur lequel nous chargeâmes une tente et le peu de choses dont nous avons besoin pour vivre en nomades. Arrivés sur la voie de chemin de fer, nous nous adressâmes à un contremaître

d'un groupe d'ouvriers qui travaillaient là ; il nous embaucha. Notre travail consistait à porter du gravier et à consolider certaines jonctions. Nous étions payés par semaine et avions droit à un jour de congé. Nous logions sous la tente ; l'oncle Onnik faisait la cuisine. C'était dans l'attente d'un mieux ; on était installés près d'un cours d'eau ; on faisait nos emplettes dans le village voisin, Kurt-Bahdjessi.

Un jour, nous rencontrâmes un ingénieur de la Société des Chemins de Fer à la recherche d'ouvriers. Nous nous présentâmes croyant trouver mieux que ce que nous avons. Ils nous conduisit à Adana et nous fit prendre le train pour aller à la station de Yenidje non loin de Tarse ; on devait travailler là à ouvrir des tunnels ; c'était à quatre kilomètres de Belededik. Chacun de nous avait son carnet d'ouvrier qui lui donnait droit d'entrée au restaurant. Après quelque temps, un certain Guemès Pernayan, envoyé par notre cousin Joseph Ferakian, chef de gare de la station de Kara-Bounar, vint chercher Grégoire pour en faire son secrétaire à son bureau. Nous, l'oncle Onnik et moi, continuâmes de travailler à Yenidje.

Au bout de trois mois, inquiets des autres membres de la famille, nous décidâmes de rejoindre mon frère Grégoire à Belededik. Pour ne pas avoir d'histoires, nous glissâmes deux livres-or au patron et nous quittâmes le chantier avec nos provisions sur le dos. Nous arrivâmes à Belededik après bien des péripéties et des fatigues. Mon frère Grégoire nous y reçut et nous conduisit chez Ferakian. Le grand-père de notre mère, Vitchen Haladjian, et la tante Philomène étaient aussi là. Ils nous reçurent très bien. Un jour en me promenant, j'eus de nouveau la malchance de me faire mettre en prison. Joseph Ferakian me fit libérer et me mit au service d'un ingénieur grec. Mais bientôt trouvant sa femme trop exigeante, je quittai cet ingénieur et allai rejoindre oncle Onnik et Grégoire qui logeaient ensemble. Je m'engageai dans les travaux de la gare où un jour j'eus le malheur de me faire écraser un doigt ; durant trois mois, je ne pus ni travailler, ni écrire à la maman. Puis, on m'envoya à Bozanti comme aide-mécanicien sur les locomotives. Le chef de gare de Bozanti était un grec. Lui ayant demandé d'aller voir ma mère à Konia, il me donna quinze jours de congé. Un certain Kambourian assurait le service entre Bozanti et Konia comme conducteur de locomotive ; il me prit en charge : "Voici, me dit-il, ce que vous allez faire pour n'avoir pas d'ennuis".

Il me donna un sac et une lanterne ; et tout le long du parcours, je devais veiller sur les freins ; et c'est ainsi que j'arrivai à Konia où je retrouvai toute la famille : ma mère, mes frères et sœurs, et autres parents, dont j'avais été séparé depuis dix-huit mois ! Je restai là avec eux en demi liberté.

Comment se fait-il que les membres de la famille eussent échoué à Konia et pratiquement peu souffert de la part des Turcs ? Voici : à Ankara, les hommes et jeunes gens ayant été emmenés, femmes et enfants furent mis dans des trains et envoyés en différentes contrées ; c'était en août 1915. Notre famille était à la campagne ; une voiture se présenta et des gendarmes, à coup de fouet, firent monter tout le monde en voiture sans rien emporter d'autre que leurs habits. On les conduisit dans un hangar en attendant le train qui devait les emmener dans une direction inconnue. Leur train s'arrêta à Konia. Voici pourquoi. Dans cette dernière ville, à 700 kilomètres d'Ankara, vivait un Arménien du nom d' Afkerian ; c'était un personnage haut placé et très influent auprès du gouverneur ; il était inspecteur des chemins de Fer de Kadikeuil et de Bagdad. Il avait demandé au gouverneur, son ami, d'accueillir dans sa ville tous les Arméniens qui y passeraient ; ce qui eut lieu. Konia était bien plus avancée que Ankara : bien organisée, électricité, eau courante, tramway, œuvres sociales, écoles, hôpitaux, tout indiquait une bonne administration. Sa population était à majorité grecque. Nous restâmes là trois ans, de 1915 à 1918, avec les familles Dellalian, Keuyluyan, Haladjian ; nous, de la famille Arabadjian, étions huit sur dix.

Malgré l'argent que ma mère avait réussi à sauver, il fallait bien travailler pour survivre : Ohannès, à 12 ans, devint apprenti cordonnier ; les femmes, habiles de leurs mains, s'adonnèrent au tissage ; les hommes firent du commerce ou exercèrent un métier. A peine arrivé, j'ouvris une épicerie et un peu plus tard, un dépôt. Quand Grégoire fut nommé chef de gare à Deurt-Yol, station assez importante, j'essayai de correspondre avec lui pour des échanges commerciaux ; malheureusement, cela ne dura pas longtemps : on l'envoya comme téléphoniste sur le front Palestinien. Là, exposé aux intempéries, il tomba malade, fit un mois d'hôpital, et une fois guéri, profitant d'un mois de congé qui lui était accordé, il vint nous rejoindre à Konia. Il était à peine arrivé, qu'il fut atteint de la fièvre espagnole et mourut quinze jours après ; il était âgé de 22 ans ! il mourut entre mes bras, résigné,

en chrétien, après s'être confessé. Ce fut pour la maman un glaive de plus dans le cœur, après ces trois années d'angoisse et de souffrances.

Quelques jours après, le 11 novembre 1918, c'était la fin de la guerre. On pouvait désormais voyager en toute liberté, et même rentrer gratuitement chez soi ; c'était pour encourager les déportés à regagner leurs lieux d'origine, car la situation du pays était lamentable ; l'industrie, le commerce, l'organisation sociale, tout était perturbé ; et c'est pourquoi on fit aux déportés restants toutes sortes de facilités et de promesses dans l'espoir qu'ils retourneraient chez eux et redonneraient vie aux pays. C'est du moins ce qu'on nous dit et ce que nous pensâmes ; nous crûmes rentrer en possession de nos biens et vivre heureux comme par le passé. Mais quelle déception ! Tout le quartier arménien d'Ankara avait été incendié et pillé ; les pompiers, apprit-on, avaient mis du pétrole dans les pompes en guise d'eau ; tout avait brûlé ; les porte-faix (hammals) s'étaient enrichis et étaient devenus des effendis (messieurs) ; pour donner le change, quelques meubles avaient été entassés dans les dépôts afin de témoigner de la bonne volonté des anciens serviteurs ; maisons et magasins étaient en ruines ; à la campagne, seuls les murs et la toiture étaient intacts.

La famille Gazazian ayant usé de ruse, n'avait pas été déportée. Kevork Gazazian s'étant fiancé à Véronique Haladjian, se trouvait à Konia au moment où nous y étions encore. Il allait se rendre à Alep en Syrie pour des affaires commerciales ; il m'invite à l'accompagner ; je le suivis dans un but semblable. Nous nous arrêtâmes à Adana. Il s'était formé là après la guerre, une sorte de gouvernement arménien sous la protection des Alliés ; c'était un comité de huit membres parmi lesquels se trouvait notre cousin Kevork Arabadjian. Ce fut une surprise agréable, d'autant plus qu'il portait le même nom que moi. C'était le père de Georges Garverentz [sic], le compositeur actuel bien connu, (beau-frère d'Aznavour). Le soir même de notre arrivée, ils devaient donner une représentation théâtrale rappelant les derniers mas-sacres des Arméniens.

Nous quittâmes Adana pour Alep, y fîmes nos affaires et retournâmes à Konia. Quelques temps après, notre sœur Takouche étant partie à Constantinople, je profitais des facilités de voyage pour aller la voir et passer ensuite à Ankara afin de préparer le retour de la famille dans cette ville, si ça valait la peine.

C'est durant mon absence qu'eut lieu à Konia le mariage de Véronique Haladjian avec Kevork Gazazian; il y eut une grande fête où les familles: Haladjian, Arabadjian, Dellalian, Keuyluyan, furent présentes, et Jean mon frère, qui avait à peine quatorze ans, ayant un peu bu, se mit à crier : "Kévork, Kévork Istamboulu tchok yachasun, ben-de onun yanina guidédjéym"<sup>3</sup>.

Nous n'étions pas bien malheureux à Konia, puisque dans mes heures de loisirs j'avais appris à jouer du violon et étudié l'anglais. Quoique déçu à mon arrivée à Ankara, je préparais tout pour que la famille pût y retourner. Nous y retournâmes donc et y vécûmes de 1918 à 1921, date de la fin de la guerre gréco-turque. A peine installés, nous y subîmes les nouvelles tracasseries de la guerre civile, et c'est là que mourut notre mère en 1919, à l'âge de quarante-deux ans ; elle avait attrapé une grippe qui l'avait retenue au lit et qui l'emporta au bout de huit jours ; elle mourut en fredonnant un hymne à la Vierge.

J'avais recommencé à m'adonner au commerce, et cela marchait assez bien lorsque je fus appelé sous les armes en tant que sujet turc. Pendant deux mois, je fus contraint de vivre dans une cachette, entre deux planchers. Si j'échappai à la mort et au service militaire, ce fut grâce à un certain Pamboukian, parent par alliance du côté de Niktar Keuyluyan, et aux trois cents livres turques versées.

C'est aussi durant ce séjour à Ankara qu'eut lieu le mariage d'Annette Arabadjian avec Agop Gazazian.

Après la guerre gréco-turque, en 1921, las d'avoir affaire aux Turcs et de vivre dans l'incertitude, nous quittâmes Ankara pour Constantinople, ville plus cosmopolite et qui se trouvait sous le contrôle des Alliés.

Les autorités turques d'Ankara avaient décidé que tout Arménien qui quitterait la ville devait laisser tout son avoir à l'Etat. Malgré ces décisions et grâce à quelques pistons, je pus retirer quelque chose de nos biens, cependant les propriétés furent confisquées par l'Etat.

Mais nous avons hâte d'en finir avec cette vie d'incertitudes, pour respirer plus librement, même au prix de devoir mendier notre

---

3 En turque, et ça veut dire : « Kévork, Kévork qu'il vive longtemps à Constantinople, moi aussi je vais chez lui ».

pain. Les Keuyluyan et Gazazian restèrent encore un temps à Ankara, mais les Haladjian étaient arrivés à Constantinople avant nous. Partis avec le strict nécessaire, nous fîmes un voyage des plus dramatiques qui dura plusieurs jours. C'était après la guerre gréco-turque ; tout était dévasté, la voie de chemin de fer détruite en partie ; il nous fallait descendre du train et atteindre en voiture une autre gare. A celle de Kara-Keuil, se déroulèrent des scènes ignobles ; tout était en ruine ; ni policier, ni gendarme ; nous nous arrêtâmes dans un caboulot ; nous voyagions avec la famille Dellalian et une famille grecque chez qui nous habitions avant le départ à Ankara et dont le père avait été kidnappé et tué quelques mois auparavant durant ladite guerre gréco-turque. Une nuit, vers dix heures, on était venu lui annoncer que son magasin était en feu ; à peine sorti de sa maison, on l'avait kidnappé ; sorti à mon tour pour aller à son secours, je demande à un policier ou est l'incendie : "L'incendie est éteint, me répondit-il ; rentrez chez vous". C'était une très bonne famille, assez riche... Donc, à l'endroit de la voie de chemin de fer détruite, je fais descendre nos bagages et les mets dans le caboulot du coin dans l'attente de trouver une voiture. C'était le début de l'hiver, et il était difficile d'en trouver.

Comme l'après-midi avançait, le cabaretier nous conseilla de passer la nuit chez lui et de mettre nos bagages dans sa cave ; nous continuerons notre route le lendemain matin. Il avait sans doute des idées derrière la tête, et sachant que ce serait imprudent de passer la nuit là-bas, je vais à la recherche d'une voiture pour quitter les lieux le plus tôt possible. J'en trouvai deux que je chargeai de nos bagages. Mais voilà que la famille grecque : grand-mère, la mère et les deux filles se mettent à pleurer ; leurs bagages étaient encore dans le fourgon du train. Ne voulant pas les laisser entre les mains de ces brigands, nous allons chercher leurs bagages. En revenant, nous trouvons les nôtres dans la boue, et les voitures disparues. Des officiers turcs les avaient emmenées ; les voituriers se cachaient ne voulant pas transporter les militaires car ils ne les payaient pas. Je repars chercher d'autres voitures. J'en trouve trois. On remonte les bagages, on s'entasse pêle-mêle et on part. Mais on s'aperçoit que le sac des provisions est resté au caboulot. L'un de nous va le réclamer. On lui répond : "Donnez-nous une de vos filles et nous vous le rendrons". Quelle confiance accorder à des gens pareils !

Le parcours à effectuer était sauvage et désert. Il s'y commettait des brigandages. Au bout de trois heures d'un trajet lugubre, c'est à la tombée de la nuit et sous la pluie que deux des voitures arrivent à la station suivante. A peine descendue de la voiture, ma sœur Rose reçoit une gifle d'un soldat qui montait la garde. Rose Dellalian qui était encore dans la voiture, assise sur une valise, voit un soldat retirer la valise de dessous elle et l'emporter ; d'autres soldats se présentent comme porte-faix, s'emparent de la malle et disparaissent avec ; un autre empoigne le châle de la grand-mère grecque et l'emporte ; c'est le désordre le plus complet. Et la troisième voiture qui n'arrive pas ! Nous sommes très inquiets. Enfin, elle arrive ; nous sommes tous au complet. À force de crier, on nous rassemble dans un hangar, dans l'attente du train qui doit nous conduire à Constantinople, et nous passons là la nuit, entassés les uns sur les autres. Au matin, l'idée me prend de porter plainte auprès du gouverneur de la localité, mais heureusement, je rencontre un jeune homme que je connaissais et qui me déconseille d'aller voir le gouverneur : "Autrement, vous êtes perdu ! Il faut aller voir l'officier supérieur qui réside sur cette colline sous une tente". J'hésite d'abord, puis prenant mon courage à deux mains, je m'y rends. L'officier me reçoit très poliment et se montre tout étonné de ce que je lui raconte ; il me promet de nous retrouver tout ce que nous avons perdu et de châtier les coupables ; il me paraît sincère ; Il me fait accompagner par un soldat jusqu'au hangar où étaient les autres... La nuit, on frappe au hangar ; on demande Kevork Arabadjian ; les nôtres se mettent à pleurer croyant à une vengeance ; je sors, et je vois l'officier que j'avais été voir sur sa colline ; il était venu se rendre compte de la situation. Il fait attraper le soldat qui avait giflé Rose, le fait rouer de coups et le fait enfermer dans un wagon. Nous avons hâte de prendre le premier train qui arriverait le lendemain, en leur laissant tout ce qu'ils nous avaient pris, de crainte du pire. La veille de notre arrivée, en ce même lieu, était passée une famille que nous connaissions bien ; le mari avait eu le malheur d'aller se plaindre au gouverneur ; celui-ci l'avait retenu comme prisonnier et lui avait demandé de lui céder sa femme comme condition de la vie sauve ; sur son refus, on ne le revit plus, sa femme fut quand même violée mais put continuer son voyage sur Constantinople...

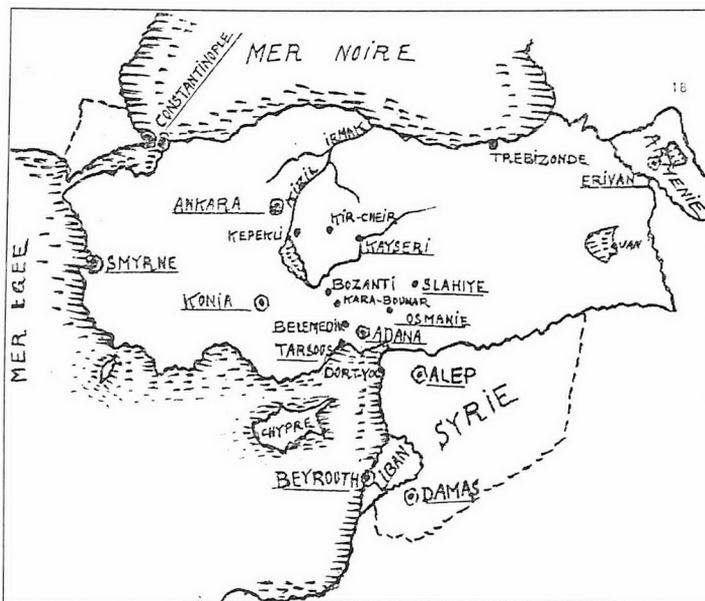
Aussi, après tant de tribulations si diverses, c'est avec soulagement que nous atteignîmes Constantinople. On passa la nuit dans un

hôtel face à la mer. Pour plusieurs d'entre nous, c'était un monde nouveau, un rêve de pouvoir respirer plus librement. Le lendemain, je conduisis la famille chez Mathilde Haladjian qui habitait Arnavout-Keuil, banlieue de Constantinople, sur le Bosphore. Nous restâmes là, de 1921 à 1926. Il fallait de nouveau organiser notre existence dans un milieu qui nous était étranger. Je m'engageai dans un bureau où l'on me confia la représentation d'une firme allemande, le RADIUM ; Jean s'adonna à la cordonnerie et Jacques à la taillerie ; Joseph et Rose fréquentèrent l'école des Frères Maristes et des sœurs de Charité de Bebek. Bientôt, la famille se sépara encore : Jean d'abord, en 1924, puis Jacques et Takouche et les Dellalian se rendirent à Paris, puis Joseph, en 1925, se rendit à Athènes au Juvénat des Frères, enfin Rose et moi, en 1926, quittâmes Constantinople pour Buenos Aires. La famille Gazazian se rendit d'Ankara à Marseille, Jean et Niktar Keuyluyan gagnèrent Buenos Aires, puis Olga et ses enfants, après un séjour à Constantinople, les rejoignirent en Argentine...

*C'est ainsi que nos familles durent dire adieu à cette Asie Mineure, terre de nos aïeux, implantés là, bien avant l'arrivée des hordes turques au quinzième siècle ! Déracinés de notre sol, nous avons emporté avec nous cette part d'âme de notre peuple qui l'a fait reconnaître dans tous les pays où nous avons dû essaimer et qui, sous tous les cieux, l'a fait apprécier et admirer.*

Fait, à BUENOS AIRES, le 15/8/78,  
par Georges ARABADJIAN.

## ITINERAIRE DE L'EXIL DE 1915



<u>ALLER</u> (à pied)		<u>RETOUR</u>
ANKARA	Départ d'Ankara le 30 Août à minuit.	SLAHIYE
KEPEKLI	Le 31 Août, 18 heures de march forcée par une chaleur torride et sous les coups de cravache sans boire ni manger.	KARA-BOUNAR
KIR-CHEÏR		ADANA
KAYSERI (CESAREE)	12 Septembre	BELEMEDIK
BOZANTI	20 Septembre	BOZANTI
KARA-BOUNAR		KONIA (en 1916)
TARSOUS (TARS)	Le 25 Septembre après 700 km	
OSMANIÉ		ANKARA
SLAHIYÉ	Papa y est enterré	(en 1918)



Les membres restants de la famille Vicent Arabadjian,  
déportés à Konia lors du Génocide arménien de 1915  
(Photo prise à Konia en 1916)